

prend de mettre en lumière l'un des chapitres les plus délicats de cette histoire ; il montre comment, lorsqu'en 1662, il prêcha son premier Carême dans la chapelle du Louvre, le jeune chanoine de Metz — Bossuet n'avait point alors d'autre titre — rêva de convertir le jeune roi et poussa contre son âme un vigoureux assaut, avec toute l'audace d'un apôtre ; au cours de cette démonstration, le texte des sermons de 1662 prend un relief saisissant et inattendu... C'est qu'à cette date, en effet, Louis XIV, investi depuis une année du pouvoir personnel, commençait d'infliger plus d'une déception à l'opinion publique — à l'opinion

raisons...
rement les réponses que l'amour-propre et l'amour du plaisir opposent aux objurgations de la vérité :
David tenait, lui aussi, de pareils propos, quand il commettait les pires crimes, quand il employait la ruse, la force et l'iniquité pour voler à son mari Bethsabée. David assurait cyniquement, lui aussi, qu'il savait parfaitement « les lois de l'humanité et de la justice ». Il fallut que le Dieu d'Israël lui envoyât Nathan le prophète, pour les rappeler en sa mémoire, ces lois qu'il outrageait :
Nathan lui parle, Nathan l'entretient, et (David) entend si peu ce qu'il faut entendre, qu'on est enfin contraint de lui crier : O prince ! c'est à vous qu'on parle. Tu es ille vir.

L'Affaire des « Moabica » et celle de Glozel

Les faussaires de tous pays et de tous les temps ont eu recours à des procédés semblables. Notamment les imaginations vives mais frustes, mal teintées d'archéologie et d'épigraphie, travaillant par imitation si grossière qu'on ne la démêle pas à première vue, ne peuvent suivre des voies très différentes. Leurs défenseurs présentent, de leur côté, les mêmes arguments : comment voulez-vous qu'un ignorant puisse mystifier si facilement de grands savants ? Comment un homme simple pourrait-il créer tant de pièces diverses qui ne ressemblent à aucune autre, alors qu'un archéologue lui-même aurait de la peine à les concevoir ?

Ces objections, que nous entendons journellement, ont déjà été présentées dans les mêmes termes lors de la mystification désormais classique des *Moabica* ou poteries soi-disant découvertes au pays de Moab, à l'est de la mer Morte, que Clermont-Ganneau dépista grâce à l'épigraphie.

L'affaire de Glozel est à ce point parallèle à celle des *Moabica* qu'il suffit de remplacer le nom du faussaire Sélim el Qari par celui de Selim le Glozélien et le nom du savant professeur Schlottmann par celui du non moins savant défenseur de Glozel, pour y retrouver l'histoire glozélienne dans toutes ses péripéties.

En 1872, on déposa à Londres, à l'office du *Palestine Exploration Fund*, deux cents aquarelles figurant des séries d'objets en terre cuite. « Cette collection rapportée, assurait-on, du pays de Moab, consistait principalement en figurines bizarres, vases, urnes, tablettes, etc., littéralement couverts de caractères d'apparence phénicienne, le tout d'un art des plus bouffons, relevé fréquemment par une forte pointe d'obscénité qui, semble-t-il, avait vivement frappé l'attention de divers connaisseurs (1) ».

J'ai tenu à citer le texte même de Clermont-Ganneau, pour que le lecteur se rende compte qu'il n'y a pas un mot

à changer dans cette description pour l'appliquer aux produits de Glozel.

M. Drake, chargé de mission topographique et archéologique en Palestine, dans une lettre publiée dans *l'Athenaeum* du 2 novembre 1872, se prononçait formellement pour l'authenticité ! Il insistait « sur la variété d'exécution et de style des monuments... sur la connaissance intime des mystères du culte phallique, que suppose chez les auteurs de ces monuments l'emploi de certains motifs complaisamment répétées », enfin sur l'honorabilité incontestée de la personne garante, l'heureux collectionneur de cet ensemble unique.

M. Conder n'était pas moins optimiste. Il s'attachait à relever les représentations religieuses d'après le témoignage des prophètes et il étudiait la valeur symbolique des sept points, du triangle, des étoiles, de la lune et du soleil. Ainsi, comme à Glozel, on cherchait tout d'abord à résoudre l'étrange et l'inexplicable au moyen des pratiques magiques.

Sur ces entrefaites, Schlottmann, savant allemand réputé, publiait, dans la *Zeitschrift der deutschen morgenländische Gesellschaft*, un article qui concluait formellement à l'authenticité. Ce jugement détermina « l'acquisition, par le gouvernement allemand, des deux premiers groupes d'antiquités moabites formant environ dix-sept cents numéros, pour une somme considérable généreusement fournie par la cassette impériale (2) ». On a parlé de 20.000 thalers, soit 75.000 francs-or.

Cette fructueuse opération donna un nouvel essor à la production. Les poteries affluèrent par centaines du pays de Moab. Un mécène, M. Duisberg, fit don de deux des plus beaux vases au musée de Stuttgart. Le gouvernement bavarois le décora à cette occasion.

Cependant, dès le premier jour, Clermont-Ganneau avait signalé que ces inscriptions étaient d'une paléographie inadmissible et, d'ailleurs, philologiquement intraduisibles. Il y constatait l'emploi fantaisiste des caractères de la stèle de Mésa qu'il venait précisément de publier et dont il a, depuis, assuré la précieuse possession au Musée du Louvre. Le public ignore à quel point la paléographie est une science précise entre les mains du petit nombre de ceux qui en connaissent les secrets. Un faussaire, à moins qu'il ne soit épigra-

phiste lui-même — ce qui s'est rencontré — ne saurait donner le change un seul instant.
Envoyé en mission archéologique à Jérusalem, en 1873, Clermont-Ganneau mena sur place son enquête. Le propriétaire de la collection moabite qui, jusqu'alors, exhibait, avec la plus grande liberté, ses curiosités aux savants et aux touristes de passage, prit une attitude ombrageuse à l'égard du nouveau venu et refusa de l'accueillir. De fortes recommandations firent céder cette hostilité.

Mais c'est surtout sur l'Italie qu'il portait la pénétration de son regard. Sous l'apparente indolence des peuples assoupis, il y discernait la sourde préparation d'une révolution nationale ; il écrivait, après avoir analysé l'état d'es-

pas un artiste, mais il s'était formé lui-même jusqu'à être capable d'imaginer une silhouette. Il faut chercher autour de Glozel quelqu'un sachant dessiner... Ce Sélim el Qari, qu'on disait incapable de la moindre malice, avait poussé la rouerie jusqu'à tremper ses statuettes dans un bain de nitre pur y développer les efflorescences de salpêtre qui fournissaient un argument décisif aux partisans de l'authenticité quand on leur faisait remarquer l'extraordinaire état de conservation de ces pièces. A Glozel, le pendant de ce truquage est fourni par les racines perforantes (5).

Les installations ménagères arabes sont fort rudimentaires et Sélim el Qari ne disposait pas chez lui du moindre four à cuire le pain. Il lui fallait avoir recours, même pour des figurines assez mal cuites, à la complaisance des quelques potiers de Jérusalem. Sélim el Qari fabriquait lui-même les statuettes et les donnait à cuire.

Les partisans de l'authenticité menaient partout une violente campagne. « Je fus en butte dans la presse allemande, a écrit Clermont-Ganneau, à des accusations et à des insinuations de tout genre et je dois dire que M. Schlottmann, qui avait une lourde responsabilité dans cette hasardeuse acquisition, ne fut pas le dernier à rompre des lances dans cette lice extrascientifique (6) ».

A ces diatribes, Clermont-Ganneau répondit simplement par trois questions :
— Pourquoi le Musée de Berlin n'a-t-il pas acheté la suite des collections dites *Moabica* ?
— Pourquoi celles qu'il a acquises ne sont-elles pas exposées ?
— Pourquoi M. Schlottmann ne nous a-t-il pas donné lui-même la publication attendue de ces textes ?

Loïn de nous l'idée indiscrète de remplacer « Musée de Berlin » par « Musée de Saint-Germain »... Cependant pourquoi n'entend-on jamais parler de l'acquisition de ce trésor par l'Etat ? Et pourquoi la *Revue archéologique* ne consacre-t-elle pas des études documentées à Glozel ?

Des fouilles de contrôle furent instituées pour déterminer si les poteries moabites étaient effectivement découvertes en terre, au delà de la mer Morte. A différentes reprises, un délégué du

gouvernement prussien, M. Weser, se rendit dans le pays de Moab et, à chaque fois, il *déterra de ses mains*, dans un terrain qui lui parut intact, des urnes et des statues épigraphiques tant qu'il en voulut. Les partisans de l'authenticité triomphaient ainsi grâce à l'habileté des Bédouins, compères de Sélim el Qari, qui indiquaient les bons endroits.

Encore comme à Glozel, les caractères phéniciens disposés par Sélim el Qari, sur ses antiquités fausses, dans le désordre le plus invraisemblable, furent de patients interprètes. A la vérité, Schlottmann éprouva des difficultés insurmontables à donner une lecture suivie, mais le révérend D. A. Dunbar Heath, plus audacieux, offrit pour la joie de ses lecteurs quelques traductions incohérentes.

Devant l'émotion qui agitait le public allemand et le monde savant, deux sémitisants, MM. Kautzsch et Socin, examinèrent attentivement la question ; ils ne purent maintenir l'authenticité. « M. Kautzsch a poussé le scrupule jusqu'à mettre lui-même la main à la pâte pour se rendre compte expérimentalement des difficultés du modelage. Il déclare avoir été surpris des résultats obtenus de prime abord par ses doigts absolument novices et il est presque sur le point de s'écrier : *Anch'io son' pittore* (7).

Après des considérants très fermes, on attendait une conclusion décisive ; mais ici des influences agirent sur Kautzsch et Socin pour les amener à ménager les personnalités en cause, et leur étude laissait le lecteur assez indécis. Il fallut un bref et décisif article, paru dans la *Deutsche Rundschau*, sous la signature de Noeldeke, dont le caractère a toujours été à la hauteur d'une science impeccable (8), pour mettre tout au point et conclure à l'inauthenticité absolue, apportant ainsi son adhésion pleine et entière aux conclusions de Clermont-Ganneau.

En 1877, les partisans des fausses poteries moabites tentèrent de relever la tête. Le consul d'Allemagne à Jérusalem, baron de Münchhausen, se laissa entraîner à prendre l'affaire en main.

je me suis servi de bêtes pour évoquer, pour raconter des sentiments, des passions, des rêves d'hommes... Mon coq n'est pas, à proprement parler, un héros de comédie. C'est le personnage dont je me suis servi pour exprimer mes propres rêves, et faire vivre, devant mes yeux, un peu de moi-même.

» Chantecler... c'est, mon Dieu ! quelque chose comme un récit de l'effort humain, de l'effort créateur aux prises avec le mal de créer et tout ce que ce mal enferme de déceptions, d'espérances, de douleurs, de voluptés grandes ou petites... »

* Berthelot, joueur d'échecs.
Pendant les vacances — raconte dans les *Lectures pour tous* M. Auguste Bréal, fils de Michel Bréal — Berthelot et mon

pas un artiste, mais il s'était formé lui-même jusqu'à être capable d'imaginer une silhouette. Il faut chercher autour de Glozel quelqu'un sachant dessiner... Ce Sélim el Qari, qu'on disait incapable de la moindre malice, avait poussé la rouerie jusqu'à tremper ses statuettes dans un bain de nitre pur y développer les efflorescences de salpêtre qui fournissaient un argument décisif aux partisans de l'authenticité quand on leur faisait remarquer l'extraordinaire état de conservation de ces pièces. A Glozel, le pendant de ce truquage est fourni par les racines perforantes (5).

Les installations ménagères arabes sont fort rudimentaires et Sélim el Qari ne disposait pas chez lui du moindre four à cuire le pain. Il lui fallait avoir recours, même pour des figurines assez mal cuites, à la complaisance des quelques potiers de Jérusalem. Sélim el Qari fabriquait lui-même les statuettes et les donnait à cuire.

Les partisans de l'authenticité menaient partout une violente campagne. « Je fus en butte dans la presse allemande, a écrit Clermont-Ganneau, à des accusations et à des insinuations de tout genre et je dois dire que M. Schlottmann, qui avait une lourde responsabilité dans cette hasardeuse acquisition, ne fut pas le dernier à rompre des lances dans cette lice extrascientifique (6) ».

A ces diatribes, Clermont-Ganneau répondit simplement par trois questions :
— Pourquoi le Musée de Berlin n'a-t-il pas acheté la suite des collections dites *Moabica* ?
— Pourquoi celles qu'il a acquises ne sont-elles pas exposées ?
— Pourquoi M. Schlottmann ne nous a-t-il pas donné lui-même la publication attendue de ces textes ?

Loïn de nous l'idée indiscrète de remplacer « Musée de Berlin » par « Musée de Saint-Germain »... Cependant pourquoi n'entend-on jamais parler de l'acquisition de ce trésor par l'Etat ? Et pourquoi la *Revue archéologique* ne consacre-t-elle pas des études documentées à Glozel ?

Des fouilles de contrôle furent instituées pour déterminer si les poteries moabites étaient effectivement découvertes en terre, au delà de la mer Morte. A différentes reprises, un délégué du

gouvernement prussien, M. Weser, se rendit dans le pays de Moab et, à chaque fois, il *déterra de ses mains*, dans un terrain qui lui parut intact, des urnes et des statues épigraphiques tant qu'il en voulut. Les partisans de l'authenticité triomphaient ainsi grâce à l'habileté des Bédouins, compères de Sélim el Qari, qui indiquaient les bons endroits.

Encore comme à Glozel, les caractères phéniciens disposés par Sélim el Qari, sur ses antiquités fausses, dans le désordre le plus invraisemblable, furent de patients interprètes. A la vérité, Schlottmann éprouva des difficultés insurmontables à donner une lecture suivie, mais le révérend D. A. Dunbar Heath, plus audacieux, offrit pour la joie de ses lecteurs quelques traductions incohérentes.

Devant l'émotion qui agitait le public allemand et le monde savant, deux sémitisants, MM. Kautzsch et Socin, examinèrent attentivement la question ; ils ne purent maintenir l'authenticité. « M. Kautzsch a poussé le scrupule jusqu'à mettre lui-même la main à la pâte pour se rendre compte expérimentalement des difficultés du modelage. Il déclare avoir été surpris des résultats obtenus de prime abord par ses doigts absolument novices et il est presque sur le point de s'écrier : *Anch'io son' pittore* (7).

Après des considérants très fermes, on attendait une conclusion décisive ; mais ici des influences agirent sur Kautzsch et Socin pour les amener à ménager les personnalités en cause, et leur étude laissait le lecteur assez indécis. Il fallut un bref et décisif article, paru dans la *Deutsche Rundschau*, sous la signature de Noeldeke, dont le caractère a toujours été à la hauteur d'une science impeccable (8), pour mettre tout au point et conclure à l'inauthenticité absolue, apportant ainsi son adhésion pleine et entière aux conclusions de Clermont-Ganneau.

En 1877, les partisans des fausses poteries moabites tentèrent de relever la tête. Le consul d'Allemagne à Jérusalem, baron de Münchhausen, se laissa entraîner à prendre l'affaire en main.

(7) *Ibidem*, p. 146. Voir l'expérience comparable relatée dans notre opuscule cité plus haut, p. 16, note 1.

(8) Th. Noeldeke n'a jamais cessé de figurer parmi les correspondants de l'Académie des inscriptions.

sage du latin, du grec et des patois de Rabelais.

On sent qu'il n'y avait pas d'entreprise plus délicate à mener à bien. Il y fallait autant de tact que de savoir.

* Le poète espagnol Eduard Erquissa est, nous disent les *Annales*, un homme heureux. Non seulement il jouit dans son pays d'une très grande popularité, mais encore ses admirateurs entendent lui manifester leur admiration d'une façon tangible.

Ils estiment que les louanges ne suffisent pas. Ils ont, dans toutes les grandes villes de leur pays, organisé des souscriptions pour pouvoir offrir à l'écrivain un hôtel magnifique.

Celui-ci sera situé dans la cité-jardin

lires (84 francs).

* On annonce l'apparition prochaine, au début de novembre, de deux nouveaux ouvrages de la collection populaire de la Bibliothèque catholique illustrée : *La Messe*, par Dom Cabrol, et *Le Vatican*, par l'abbé Devoghel.

* L'Association des Ecrivains Combattants, qui avait publié avec succès, au printemps dernier, son recueil des *Conteurs du Vieux-Logis*, va publier, sous le même titre, une nouvelle série de trente contes.

L'Association s'édite elle-même. Elle a prévu un tirage ordinaire à dix francs le volume, un tirage de luxe sur alfa, et cent exemplaires sur hollande numérotés et réimposés.

Quelques noms d'auteurs inscrits au

De nouvelles fouilles de contrôle donnèrent d'admirables résultats. Même un savant suédois, le Dr Almkvist, rapporta du pays de Moab des poteries à inscriptions qu'il avait déterrés de ses mains.

Tout ce monde avait naturellement été guidé par Sélim qui, à chaque coup, réussissait ses tours de passe-passe.

Cependant, personne ne croyait plus aux poteries moabites. L'acquéreur habituel cessa ses achats et Sélim, furieux de voir ainsi tarir la source de bénéfices importants, écrivit à Clermont-Ganneau pour tout avouer. C'était en 1877. Bien que la mystification eût été dénoncée dès le début, il avait fallu cinq ans pour venir à bout des mystificateurs.

Auparavant, le Landtag prussien avait vu s'engager, le 16 mars 1876, lors de la discussion du budget, un débat assez vif sur l'acquisition par l'Etat des poteries moabites. Le Dr Petri, député, réclama des explications sur cette regrettable acquisition.

L'illustre Mommsen, collègue du Dr Petri, prit la parole pour élucider l'affaire. Il établit qu'il y avait eu faux, et faux de la pire espèce. Il dégaga la responsabilité du gouvernement prussien en constatant que celui-ci avait pris soin de consulter les savants compétents. Il terminait en déclarant que la façon dont les savants français et anglais les plus estimables avaient été traités, jusqu'au moment où l'on avait dû reconnaître qu'ils avaient raison, était absolument indigne et impardonnable.

Le commissaire du gouvernement, le conseiller Schœne, apporta les explications officielles. Il confirma dans l'ensemble les renseignements qui venaient d'être fournis ; toutefois, il déclara que la question ne semblait pas encore jugée et que si une fraude étendue était vraisemblable, il paraissait établi qu'une partie des objets acquis était authentique.

Le Landtag accueillit les dernières paroles du commissaire du gouvernement par des marques assez vives de désapprobation. Le manque de franchise du conseiller Schœne est le seul souvenir qu'on ait gardé de la carrière de ce fonctionnaire.

René Dussaud,
de l'Institut.

(1) Clermont-Ganneau, *Les Fraudes archéologiques en Palestine*, Paris, Leroux, 1885, p. 103 et suiv.

(2) *Ibidem*, p. 110.

(3) *Ibidem*, p. 115-116.

(4) Voir notre opuscule, *Autour des inscriptions de Glozel*, p. 51.

(5) Voir *Ibidem*, p. 16.

(6) Clermont-Ganneau, *op. cit.*, p. 140.



Bibliothèque Maison de l'Orient



173858